

Nouvelles du transport

jean claude slyper

*Le texte de ces nouvelles est en écriture inclusive
ou égalitaire, la langue est une éruption
permanente augmentée par la réalité des
humaines et des humains qui s'en servent.*

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-359-6899-1

© jean claude slyper

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,

intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Je m'appelle Raoul Cauchiousse et je saute sur tout. Dire les choses suffit pour ne pas avoir à les faire ; bienheureux bienheureuses ceux celles à qui j'ai souhaité avanies et mort ; tant mieux pour moi qui serais en prison ou au purgatoire pour mes délits et péchés.

Déjà tout petit, l'inconnu était une tentation sur laquelle sauter ; un jour, poussé par la curiosité, je fis une expérience scientifique infructueuse, maladroite : retourner une bicyclette sur le dos, faire tourner le pédalier et enfoncer l'index de la main droite dans le grand plateau, le ratage fut immédiat : doigt déchiqueté, cris, pleurs, douleur, je passe sur l'affolement autour de moi. Malgré la cicatrice, le souvenir douloureux me titille, j'ai une attirance morbide pour tout ce qui est susceptible de provoquer peine, mal, douleur, souffrances physique et morale, tout ce qui peut déchiqueter, broyer,

écraser, mutiler, tordre, brûler ; tout ce qui est douloureux, létal du genre à mettre les doigts dans la prise électrique juste pour voir les couleurs et les étincelles. Alors, évidemment, je saute toujours sur les fausses opportunités, j'ai développé un instinct sûr dans ces matières, je sais sur quels écueils mon attirance va s'échouer, sur quel bec je vais tomber.

Allez, assez tortillé, je vais dire les choses franchement, la société m'attire et me donne le vertige, je me ramasse. J'aime bien picoler sans avoir à faire des kilomètres, dans le troquet au coin de la rue, il y a un psy accessoirement barman au diagnostic limpide comme un godet de gentiane, je chercherais des histoires n'ayant aucune chance d'aboutir à cause de mes peurs ; son explication ne me convainc pas, facile d'imaginer pourquoi ; je me dis « peut-être, non, ça ne peut pas être comme ci, je ne peux pas être comme ça, c'est vrai, je suis timide, un

mouvement inattendu, un bruit infime me font sursauter et trembler », dans le fond il y a peut-être du vrai ; je n'en suis pas moins fasciné attiré par les pompes et les dessous de la société à en avoir le vertige, des orteils frétilant m'excitent, imaginer la plante des pieds s'alanguir sur une semelle me procure un sentiment de plaisir, la transpiration m'inspire la curiosité malsaine des choses cachées ; les odeurs deviennent des fragrances rares et uniques, chacune dégage un parfum particulier à nul autre pareil. Je reviendrai plus tard sur ce point. Parlons du vertige : je ne peux pas habiter en hauteur, au-dessus d'un deuxième étage j'ai des chaleurs, la société dirait des vapeurs, je la laisse à la facilité de la médisance, j'ai des vertiges à dompter, la peur du vide à surmonter, je ne m'en approche pas, j'évite les balcons, je suis en sécurité derrière les fenêtres fermées, tremblant je jette un coup d'œil à la rue, je regarde les

immeubles en face, c'est facile, je pose le front contre la vitre et contemple en contrebas la cime des arbres quand une volée d'oiseaux et un coup de vent agitent les branches, je recule effrayé par la fragilité du verre, la défaillance de la fenêtre, frissonne, cependant un élan vicieux me pousse à vouloir savoir ce qui se passerait, alors brave bonhomme j'insiste ; j'imagine la hauteur de la chute jusqu'à ce que l'estomac me remonte dans la gorge ; j'arrête, je pense aux exercices auxquels je m'astreins dans la rue : je marche au bord du trottoir les bras écartés pour garder l'équilibre, je me permets même de regarder dans le caniveau où flottent les détritrus de la ville ; tout est mental, si je peux longer les caniveaux de Paris dont la largeur n'excède pas une vingtaine de centimètres comment n'ai-je pu traverser un aqueduc romain à son sommet certes très élevé mais dont la largeur est d'à peu près deux mètres ?

évidemment sont à prendre en
considération le vent et sa vitesse, le vide
et son immensité, la rivière vue de si haut
n'est guère plus large qu'un caniveau où
s'agitent dans le courant coteries
bigoteries superstitions ; il m'a foutu une
sacrée trouille, je me suis dégonflé, je n'ai
pas franchi l'aqueduc, même pas en
rampant ni en rêve, j'ai regardé tout le
monde y marcher sans peur apparente
jusqu'à la rive opposée ; j'ai dû ramper
dans l'ancienne canalisation pour ne pas
affronter la peur du vide, j'en suis ressorti
plein de vieille boue ; la société m'avait
attiré et repoussé. Je suis donc là front
contre vitre à admirer les hautes branches
des platanes quand un vol de moineaux
s'égaye, s'élève, tourbillonne, s'éparpille,
vertige insupportable, tremblements, je me
rejette en arrière le souffle court ; je
supporte le vertige tant que le monde reste
immobile, ce qui n'arrive pas souvent,
mais alors, quand il bouge, il bouscule

mes certitudes et me déséquilibre. A propos de bouger, les bateaux font ça vraiment bien. A bord d'une de ces plateformes mouvantes, mon attirance inconsciente me poussa jusqu'à l'étrave où je brûlais de m'asseoir les jambes dans le vide, je ne l'ai évidemment pas fait, l'amie avec qui je voyageais, elle, n'hésita pas ; j'étais terrifié, je la suppliai de remonter ses jambes immédiatement et de cesser ce défi stupide à l'équilibre, je lui promis tout ce qu'elle voulait, elle ne m'écoutait pas, entêtée et grisée par la situation, alors, lamentable lâche, j'ai fui pour ne pas assister au désastre ; j'ai honte de l'avouer, j'étais terrorisé et je l'ai abandonnée au sort funeste qui l'attendait si elle devait glisser et disparaître dans la mer de la hauteur du pont – les paquebots sont grands et hauts sur les flots, les salauds –, je me suis reculé vers le château (je crois que se désigne ainsi l'endroit où se trouve la timonerie) tout en gardant un